

Philippe LONGHINI

Vers l'île du large

La Cadence de l'Ombre. Variation III

Roman

Vers l'île du large

La Cadence de l'Ombre. Variation III

J'ai été pour elle capable du meilleur. Je le suis aujourd'hui du pire. Depuis que Marge fredonna à mon chevet :

- Put the blame on me, boy !

Je jette un œil sur mon bouquin, Vers l'île du large, dont je croyais m'être détaché, paru pendant que j'étais hospitalisé.

Deux courtes heures avant midi. Je tire derrière moi l'imposante porte de chêne. Ma main s'attarde, comme à regret quitte la tiède poignée de cuivre.

Cette matinée de septembre me fascine et m'accable. Saturée d'une épaisse humidité venue de la mer, avec ses ombres dentelées, ses odeurs depuis si longtemps embusquées, elle annonce d'imprévisibles métamorphoses. Celles qui précèdent les dernières douces journées de l'année. Tant de souvenirs, d'émotions, riches d'une troublante attente. Que je reçois aujourd'hui comme une promesse. Mais aussi comme une menace.

Une lassitude mauve pèse sur mes paupières. Fatiguée la flanelle grise de mon veston plisse sur mes épaules, glisse le long de mes avant-bras. Je suis à la fois blessé et subjugué par l'insoutenable écoulement du temps qui, pareil au flux d'une invisible respiration, noie mes pupilles. Avant que tout ne bascule et recommence.

D'une meurtrière fuse le trait oblique d'un rayon de soleil. Cette plume incandescente harponne mon dos, sculpte au niveau de mes omoplates une plaie multicolore. Grave sur ma nuque offerte l'arête arc-en-ciel d'un dérisoire poisson d'avril. Réveille, embusquée à proximité, la palpitante ossature d'un vivant et désordonné feuillage. Celui d'un légendaire figuier argenté battu par les vents qui, depuis toujours, agite ma mémoire.

S'impose à moi la certitude d'une troublante présence à mes côtés. D'une mystérieuse volonté, impossible à éviter.

Celle de l'Étranger, guerrier à la cuirasse parée d'un serpent roux, mortellement arrêté dans sa fuite. Vaincu, prisonnier de sa gangue de lave et de larmes.

Quelle est la véritable identité de ce personnage ? Comment le nommer ? L'Autre ? L'Étranger ?

C'est selon l'instant ou le lieu. D'ailleurs, qu'importe !

Depuis des lustres j'hésite, me fourvoie et pianote sur l'éten due de la gamme humaine. De peur et de plaisir, mes héros frissonnent avec moi. Ils ont tout appris de moi. A décliner, étalonner sans répit ni pitié, à ma place et en virtuose, les contradictions, les accords et dissonances de la réalité, du miroir et du verbe. Ils sont aujourd'hui convaincus de détenir la clé de leur partition. Il est d'ailleurs probable qu'ils tentent, au terme de leur mortelle errance, de m'entraîner dans leur chute. Leur force ne réside-t-elle pas dans une certaine résignation et une utilisation hors pair du hasard ?

Me voici parvenu à la hauteur de l'Étranger, celui que je poursuis. Sa démarche paraît souple et coulée, insouciante, suspendue entre ciel et terre. Incrédule et borné, il presse le pas, force son destin. Je m'inquiète, cherche-t-il à me distancer, à s'évader ? Noir albatros, il plane. Centaure il se cabre. Animal légendaire, il s'éloigne, précède, accompagne, croit encore, le fou, être en mesure de maîtriser sa destinée !

Ces lignes me sont aujourd'hui étrangères. Trop de temps perdu. Trop d'imprévus. Trop de douleur surtout. Je me souviens du seul article paru dans une feuille de province. De l'exécution en règle du critique chargé de la page dominicale, la littéraire : « emphatique... affecté... fade... voire obscène... »

Rien que cela ? Écœuré. Mon livre est-il nul à ce point ? Après tout peut-être l'est-il vraiment. D'ailleurs je m'en fous. Je m'en débarrasse en l'abandonnant sur la banquette d'en face.

Le retour sur Marseille, le balancement, les médicaments et le bruit des rails... ma vie... tout me fatigue. En avion le trajet n'aurait

duré qu'une petite heure. Mais j'ai besoin de temps pour réfléchir et me poser. Me reviennent en mémoire les conseils de mes faux-culs d'associés. Quand ils m'ont fait comprendre que j'étais dorénavant hors jeu.

En y mettant les formes, bien sûr :

- Mon vieux... avec ton opération... ton cœur... tes yeux... comprends, c'est du repos... du recul qu'il te faut.

Comment ont-ils appris qu'en plus ma macula faisait des siennes ? Abandonner ? Me laisser glisser ? Le Pacemaker qu'on vient de m'implanter c'est moi le distribue. C'est du plus haut comique. Ce mal de crâne qui ne passe pas. Mes nouvelles lentilles ? Il faut m'habituer, voilà. Je suis déjà dans la peau d'une taupe. D'un invalide du travail. De la vie et de l'amour.

Abandonner ? Me laisser aller ? Une bastos dans la bouche. Et c'est marre ! Je déraile ? Je suis à bout ? Comme d'habitude, Roman, tu t'emballes, tu exagères. A peine ? Me taire alors ? Ou attendre de finir avec une canne blanche.

Me taire. Cesser d'écrire ? Attendre la fin ? De mon bouquin et de moi-même ?

Je suis double et mille à la fois. C'est mon lot. Tour à tour paumé et ressuscité. C'est selon. C'est comme ça.

Je veux fuir. Une tache d'encre encore visqueuse me retient. Je chancelle. Combien de fois ai-je trébuché ? En équilibre, perdu au centre d'une interminable page blanche. Cerné par des volutes de pleins et déliés. Je suffoque, les entrailles nouées, désir et regret à vif. Quel obscur dessein a jusqu'ici guidé ma main et ma plume ?

Je suis la dernière portée d'un étrange requiem. Le jus amer de tant de passions. L'avatar, le rejeton avorté d'Homère, de Flaubert, de Dujardin, de Stevenson, de Virginia et des Pieds Nickelés... La jambe pourrie et coupée d'Arthur, le dernier cri de Pound, debout dans sa cage de fer, le verbe vaincu par Usura.

Je suis le dernier, l'inexistant !

Le vain et risible éjaculateur, masturbateur des mots et des nuées.

Mes personnages ou mes interprètes me ressemblent ? Le doute n'a jamais cessé de les habiter. A la merci de mes pleins et déliés, sont-ils depuis la nuit des temps mes précieux otages ?

A moins que ce ne soit le contraire. Exactement le contraire.

L'Etranger, l'énigmatique guerrier, ne cesse pourtant de me poursuivre. Il emporta jadis ma vie au bout de sa lance de frêne. L'un et l'autre nous nous consomons depuis, ensemble, liés au même bûcher, égarés au cœur de la même infernale spirale. Broyés au centre d'une même pupille.

Je me suis pourtant jusqu'ici efforcé de contourner les chausse-trapes que je découvrais disséminées au-devant de moi. Combien de fois me suis-je cru irrésistible, expert dans l'art de feindre et pratiquer la subtile subordonnée esquive ? Ne suis-je aujourd'hui que la projection d'un autre désir, d'une autre volonté ? Le jouet de mes personnages ?

Je m'interpelle. Sans parvenir à dominer le doute qui me mine.

Roman, vas-tu aujourd'hui baisser ta garde ? Fier, tu as pourtant jusqu'ici réussi à donner le change. Tu n'as jamais cessé de porter autour de toi, sur l'ensemble de ton entourage un œil inquisiteur, tour à tour inquiet, étonné et surpris. Envieux, trop souvent provocateur. Au fond tu t'es constamment méfié de toi-même, cherchant à contrôler un trop plein d'émotions. Tu t'es défié de tous. De la perle creuse d'une larme. Et autres sourires candis, aux retours boomerang.

Qui est-il cet Autre que tu crains tellement ? Ce personnage, cet inconnu qui te ressemble, dont l'impitoyable regard sonde jusqu'à l'extase, jusqu'au seuil de l'insoutenable douleur d'exister, le tréfonds de ta raison. Juteuse et tiède figue ouverte. Cet infernal regard qui, au cours des âges, mutila tant de consciences. A jamais arquées par un trop lourd, impossible passé.

Ces pages vous plaisent ?
Vous voulez connaître la suite ?

Commandez directement
le livre à l'auteur sur le site

autres-talents.fr

*Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le
consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite.
Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation,
l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque.*

L. 122-4 du Code de la Propriété intellectuelle